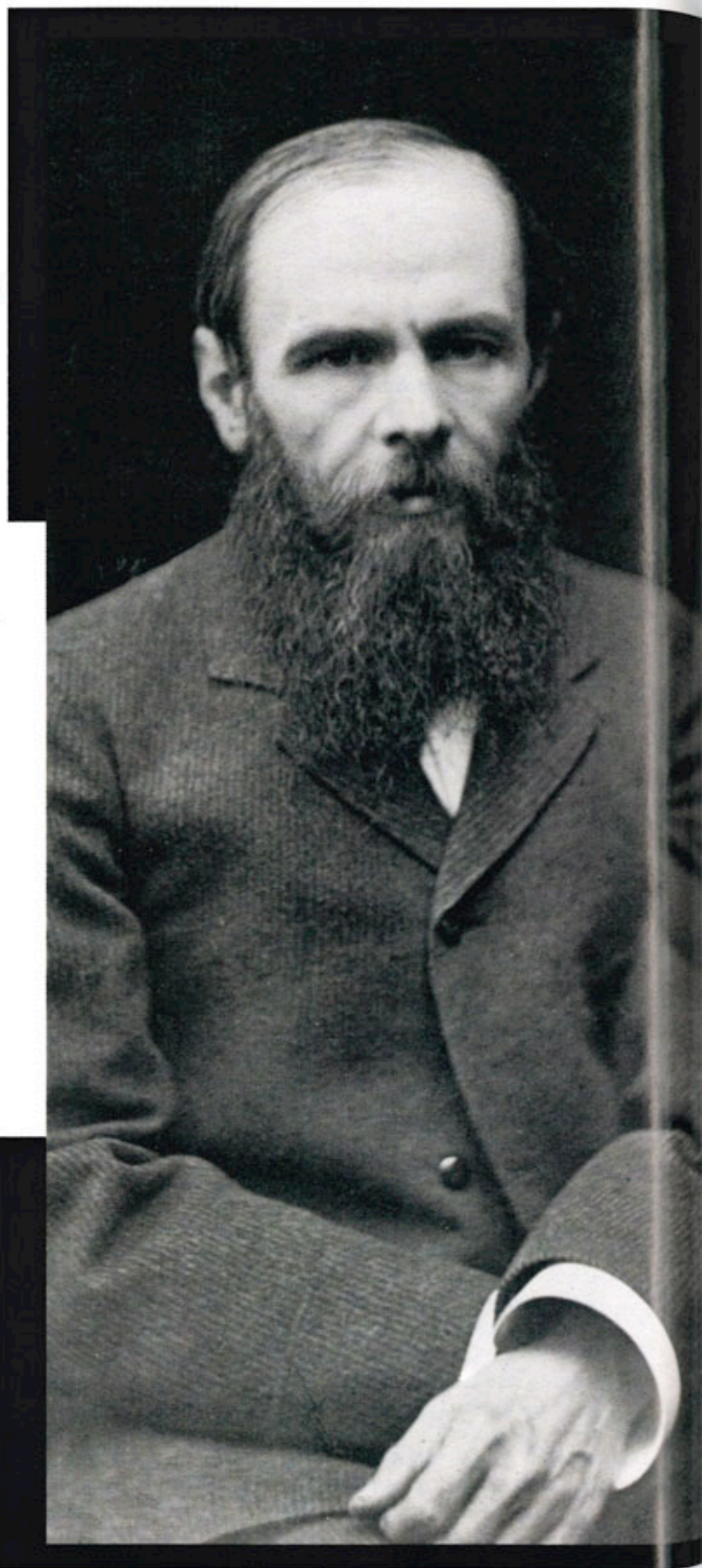
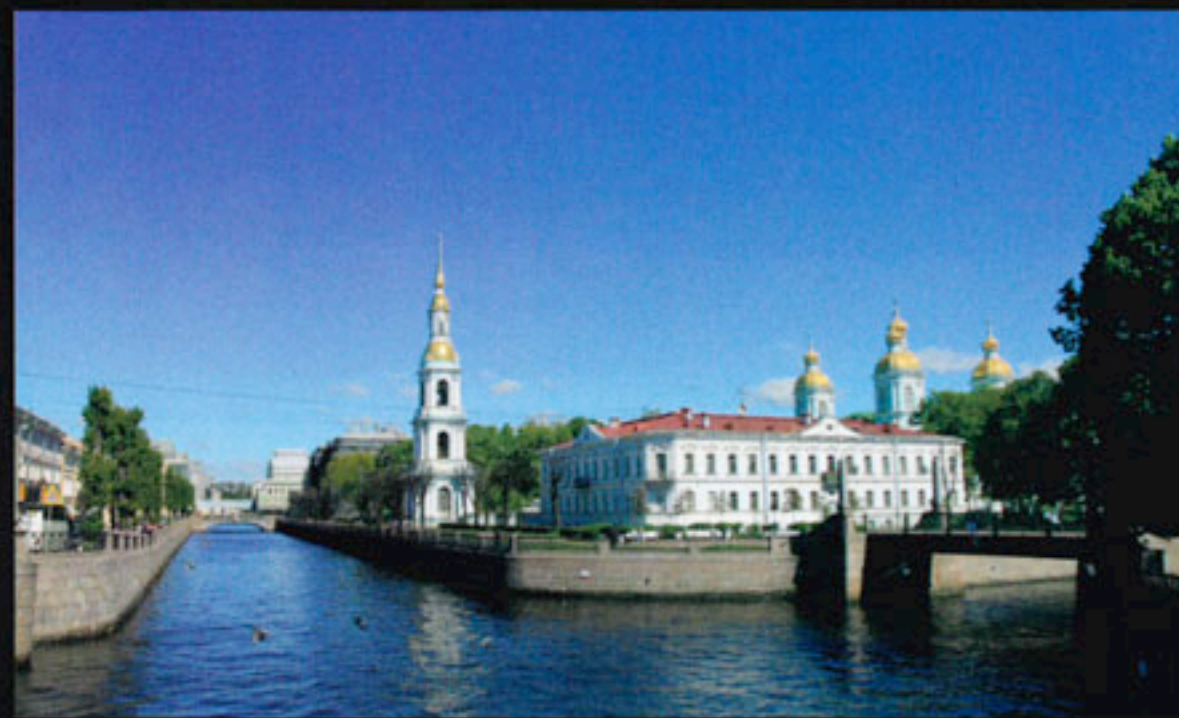


Dostoïevski, la mort dans la peau

PAR LAURENCE AVENTIN

Condamné au bagne après un simulacre d'exécution, Dostoïevski, écrivain nomade aux multiples adresses pétersbourgeoises, s'attacha à révéler le visage sombre de la capitale. Plongeant dans ses quartiers populaires, il chercha la lumière divine dans cette ville dure aux plus démunis.





SUBVERSIF Ci-contre : la cathédrale baroque Saint-Nicolas-des-Marins, que longe le canal Griboidov. C'est dans ce quartier populaire, où il vécut lui-même, que Fiodor Dostoïevski (au centre, dans les années 1870) situe l'intrigue de *Crime et châtiment*. Page de gauche, en bas : une cellule aménagée dans le bastion Troubetskoï de la forteresse Pierre-et-Paul. Dostoïevski fut incarcéré dans cette prison huit mois durant, d'avril à décembre 1849, pour avoir fréquenté le cercle fouriériste de Petrachevski : « Les jours maussades sont insupportables, y écrivit-il. (...) Ne reprendrai-je réellement plus jamais la plume ? (...) Combien d'images, créées par moi, vécues dans ma chair, périront (...) ! »

© MUSEE DE L'INSTITUT DE LA LITTÉRATURE RUSSSE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE LA RUSSIE. PHOTOGRAPHIE DE M.M. PANOV. © MDJ.

Saint-Petersbourg a depuis longtemps fait la paix avec l'immense écrivain dont le nom lui est à jamais associé. Celui dont Nicolas I^{er} avait réclamé l'exécution capitale, avant de le gracier, celui que le pouvoir soviétique reléguait au rang des écrivains mineurs, est aujourd'hui l'un de ses héros célébrés tout au long de la ville par des plaques commémoratives. Le dernier appartement où Dostoïevski s'installa près de l'église Notre-Dame-de-Vladimir, en 1878, est devenu un passionnant musée. Une consécration pour cet écrivain nomade qui changea une vingtaine de fois de domicile à Saint-Petersbourg et qui dut fuir la ville pour échapper à ses créanciers.

Né à Moscou, Fiodor Dostoïevski (1821-1881) arrive à quinze ans, en 1837, dans la ville blanche. Admirateur fou de Pouchkine, de Schiller, fanatique de Balzac, passionné de Gogol, des projets plein la tête (la traduction d'*Eugénie Grandet*, l'écriture de récits, de romans), l'élève officier suit sans passion les cours de l'École du génie militaire au château Saint-Michel, de sinistre mémoire, où Paul I^{er} fut assassiné au cœur de la cité impériale. Il quitte l'armée en 1844 et s'engage avec conviction, ambition et talent dans la carrière littéraire.

À l'aube de sa vie d'écrivain, Saint-Petersbourg l'inspire positivement. La ville accompagne son premier succès critique, fulgurant. À la lecture des *Pauvres gens*, son éditeur Nekrassov s'exclama, non sans méprise : « Un nouveau Gogol est né ! » Le célèbre critique Belinski l'enjoignait quant à lui, pour devenir un grand écrivain, à rester toujours attaché à la vérité du réel qu'il avait si bien su restituer dans ce premier roman réaliste, puissant et attachant.

Le cercle littéraire qui avait encensé le jeune écrivain allait vite déchanter et se raviser. L'approche sociale de la ville appréciée dans *Les Pauvres Gens* (1846) laisse la place, dans *Le Double*, à une vision fantastique de Saint-Petersbourg, qui déplaît fortement à ses contemporains. Dans *Les Nuits blanches* (1848), Dostoïevski s'essaye ensuite à un romantisme un peu mièvre, il faut bien le dire, en personnifiant la ville : « Mon ami, c'est Pétersbourg tout entier. (...) Je suis très bien aussi avec les maisons. (...) D'ailleurs je ne les aime pas toutes également ; j'ai mes préférences. »

L'enthousiasme premier du monde littéraire pour le jeune Fiodor se mue alors en morgue : on lui pardonne peu de badiner avec

les genres, de s'éloigner du roman réaliste et de jouer avec le mythe de Saint-Petersbourg forgé précédemment par Pouchkine (1799-1837) et Gogol (1809-1852). La ville construite par Pierre le Grand est, en effet, structurellement romanesque : elle se dresse, monumentale, sur des milliers de cadavres, ceux des hommes qui l'ont fait surgir au milieu des marécages. Regardant vers le golfe de Finlande, fenêtre ouverte sur l'Europe, elle incarne le mythe d'un recommencement, celui de la vie russe délestée des anciennes pesanteurs de la tradition.

Pouchkine avait élaboré le mythe du *Cavalier de bronze* (1833), une vision déjà double. Dans la première partie de son poème, il fait l'éloge de sa beauté fastueuse et rationnelle, peu à peu en proie à une terrible métamorphose. Lors des effroyables crues de la Neva apparaît l'autre Pétersbourg, menaçante et source de hantise et d'obsession. Cette dichotomie entre raison et déraison sera reprise et dépassée par Dostoïevski qui, dans la réalité du roman, va tenter de faire cohabiter ces deux pôles. Gogol préfère, lui, le soleil de Rome à Saint-Petersbourg, qui représente à ses yeux l'enfer nordique, froid et brumeux, où tout est tromperie et simulacre. Dans *La Perspective Nevski* (1835), elle devient un personnage diabolique qui tire toutes les ficelles du récit. Elle apparaît inquiétante et mensongère, puisque voulue envers et contre tout par un empereur que ses opposants politiques surnommaient volontiers « l'Antéchrist ».

À mesure qu'arrivent les mauvaises critiques de ses romans, les rapports de Dostoïevski avec la capitale littéraire se compliquent. Piqué dans son amour-propre, il s'éloigne de l'intelligentsia des salons pétersbourgeois qui déjà le dédaignait.

Enflammé par les nouvelles idées révolutionnaires, s'indignant devant les injustices (en pleine période de lutte pour l'abolition du servage), il se tourne vers les milieux du socialisme utopiste et fréquente d'abord le cercle de Petrachevski avant de créer avec Spechnev un nouveau groupe plus radical, inspiré des idées de Bakounine.

Projette-t-il vraiment d'assassiner le tsar ? Il sera quoi qu'il en soit arrêté avec ses camarades, emprisonné à la forteresse Pierre-et-Paul et expédié au bagne.

Il ne pardonnera jamais à Nicolas I^{er} le simulacre dont il fut la victime à vingt-huit ans, le 22 décembre 1849. Sur la place des



TRAVAIL DE NUIT Ci-contre : le cabinet de travail de Dostoïevski dans son dernier appartement, aujourd'hui transformé en musée. Depuis ses fenêtres, il avait vue sur l'église Notre-Dame-de-Vladimir (ci-dessus). C'est dans cette pièce que l'écrivain est mort. Sa table était toujours en ordre : il exigeait qu'on ne touche ni à ses papiers ni à sa chaise. Dostoïevski avait emprunté à Balzac, dont il était un grand admirateur, le fait de travailler la nuit, écrivant jusqu'à l'aube, à grand renfort de thé et de cigarettes.



Pionniers (ancienne place Semenovski, où avaient lieu les exécutions), Dostoïevski est en effet traîné au pied de l'échafaud où on lui lit la sentence de mort : il va être « fusillé, pour crime politique. Une vingtaine de minutes plus tard, on lui [a] lu sa grâce, sa peine de mort venait d'être commuée ». Moment terrible, ahurissant, qu'il racontera vingt ans plus tard en détail dans *L'Idiot*, avec cette vue, qu'il croit être la dernière, de la place en plein soleil, non loin d'une église surmontée d'un dôme doré.

Le soir même, avant de partir pour la Sibérie, il écrit à son frère Mikhaïl une lettre bouleversante : « *La vie est partout la vie, la vie est en nous, et non dans le monde extérieur. (...) Nous aurons un jour l'occasion de nous embrasser et d'évoquer les jours (...) de notre jeune temps, notre jeunesse et nos espoirs qu'en cet instant j'arrache, ensanglantés, de mon cœur et que j'ensevelis.* »

Au bagne d'Omsk, Dostoïevski échappe aux pires vexations, mais il ne peut cesser de porter les chaînes, malgré ses suppliques adressées à l'empereur. Jusqu'en 1855, il écrit peu (quelques lettres, des notes rassemblées dans *Carnet de Sibérie*), il lit et relit la Bible et *David Copperfield*. Le jeune Rastignac des salons russes se transforme radicalement, il accepte son sort, il expie sa faute : « *Ma longue expérience, pénible, douloureuse, m'a rendu ma lucidité (...). Le bagne m'a beaucoup pris et beaucoup inculqué.* »

En 1859, une fois sa peine purgée, refusant toute nostalgie, Dostoïevski fait le choix de revenir vivre dans la capitale de l'Empire russe, ville vivante avec ses salons littéraires et ses nombreuses

revues, ville joyeuse avec ses cabarets, ville dure aux plus démunis. Dans *Les Carnets du sous-sol* (1864), il la met en scène, factice et froide : Saint-Petersbourg est « *la ville la plus abstraite et la plus préméditée au monde* ». A sa structure rationnelle, sa beauté artificielle aux mélodies cartésiennes, Dostoïevski opposera désormais le réalisme brutal de la ville moderne et de ses affres, la prostitution, l'alcoolisme, la maladie, la misère. Il délaisse ses avenues droites et bien tracées, ses belles façades, pour les arrière-cours et pour ceux qui les peuplent, les gens simples à qui va toute son indulgence.

Les nombreux appartements qu'il habite, jusqu'à sa mort, ont presque tous un point commun : ce sont des appartements d'angle, avec vue sur le clocher d'une église et la lumière du couchant. Le tableau qui s'offrait au romancier était-il alors comme la projection du terrible souvenir de sa fausse condamnation à mort, enrichi de la certitude acquise au bagne de la présence inefable de la lumière divine dans le monde, dans chaque être quel qu'il soit, même dans la misère morale la plus totale ? Il la côtoie particulièrement entre 1864 et 1867, dans le quartier populaire d'ouvriers et d'artisans qu'il habite, un triangle lové entre la place au Foin, la cathédrale Saint-Nicolas-des-Marins et le canal Griboïedov, lieu de l'intrigue de son premier grand roman, *Crime et châtiment* (1866). Il en connaît les moindres recoins, les ruelles et

les places où il aimait marcher, l'exiguïté des appartements de colocation et leur étouffante promiscuité.

La topographie précise de son roman permet de retrouver facilement les lieux du crime et de l'enquête, on peut suivre les pas de Raskolnikov, l'étudiant désargenté qui vit dans une minuscule chambre-tombeau jusqu'à la maison de l'usurière qu'il tuera à coups de hache pour lui voler un peu d'argent, débiter dans la vie et « devenir un grand homme ».

Après une première version de *Crime et châtiment* écrite à la première personne, Dostoïevski recommença son roman à la troisième, en donnant à la ville un rôle substantiel dans la réflexion et dans la tragédie intime que vit Raskolnikov : « Dehors, il faisait une chaleur pesante, terrifiante, avec, en plus, le manque d'air, la cohue, partout la chaux, les échafaudages, les briques, la poussière, et cette puanteur particulière de l'été que connaissent si bien tous les Pétersbourgeois qui n'ont pas la possibilité de louer une datcha – tout cela en même temps frappa désagréablement les nerfs déjà affaiblis du jeune homme. Quant à la puanteur insupportable des tavernes, dont cette partie de la ville contient une multitude, et aux ivrognes qu'il rencontrait partout, même si c'était une heure de travail, ils mirent une dernière touche au coloris détestable et triste du tableau. » Le paysage que campe Dostoïevski au début de son roman est celui du dégoût et de la putréfaction. Le héros pourra-t-il y échapper, et retrouver la lumière de la vie ? La pensée de l'auteur de *Crime et châtiment* est engagée sur ce point : Dostoïevski s'élèvera toute sa vie contre les théories sociales qui croient expliquer la logique du mal, en réalité beaucoup plus mystérieux qu'un simple problème

social. « Il faut appeler le mal le mal », affirme-t-il dans le *Journal d'un écrivain*. Sa fréquentation forcée de prisonniers de droit commun dans l'univers sombre du bagne l'a convaincu qu'il est impossible de trouver une clé de lecture simple à la culpabilité (Raskolnikov tue sans éprouver de remords, le récit raconte sa marche vacillante vers l'acceptation de sa culpabilité).

Dans *L'Idiot* (1868-1869), la représentation de la ville se fait plus symbolique, note Michel Eltchaninoff, auteur de *Dostoïevski, le roman du corps*. La description de la maison de Rogojine en est le portrait impitoyable, avec son absence de grâce, son impression de fermeture et de morbidité. Comme dans un songe, elle est plongée dans le brouillard dans son avant-dernier roman, *L'Adolescent* (1875).

Dans ses deux derniers grands romans, *Les Démons* (1871) et *Les Frères Karamazov* (1880), la ville n'est plus le cadre de l'histoire, elle disparaît.

Il ne reste plus pour l'écrivain, au soir de sa vie, que la lumière du couchant qui filtre à travers les fenêtres d'angle de son appartement de la rue Kouznetchny. Allongé sur son large divan, il médite, fasciné par les reflets lointains, mordorés et anthracite provenant des dômes de Notre-Dame-de-Vladimir. Ne lui semblait-il pas que « ces rayons étaient sa nouvelle nature, que dans trois minutes, d'une façon ou d'une autre, il se fondrait en eux », comme il en avait eu la superbe intuition dans *L'Idiot* ? A moins que ce ne soit lors de ce fameux 22 décembre 1849, à l'heure où il s'appêtait à se dissoudre dans la lumière éternelle. ☺

Musée mémorial littéraire Fiodor Dostoïevski, 5/2, rue Kouznetchny.
Rens. : www.eng.md.spb.ru



LE PASSAGE A droite : la tombe de Dostoïevski dans le cimetière Tikhvine, à Saint-Petersbourg. Quatre-vingt mille personnes assistèrent à son enterrement, Dostoïevski étant entré, avec *Les Frères Karamazov*, au panthéon des écrivains russes. « Ce n'étaient pas des obsèques, le triomphe de la mort, rapporte l'éditeur et journaliste Alexei Souvorine en 1881 : c'était le triomphe de la vie, la résurrection. » Avant de s'éteindre, Dostoïevski, dont l'œuvre est dominée par la question de l'existence de Dieu, avait demandé sa bible, et sa femme Anna lui lut les paroles du Christ à Marie Madeleine : « Ne me retiens pas. » Ci-dessus, à gauche : le pont de la Banque, qui enjambe le canal Griboïedov.